

évitait de répondre à ses questions, la rage, puis le désespoir, désespoir peu touchant, on l'avouera, s'étaient emparés du cœur de la vieille avare, et elle avait cherché une consolation dans la boisson, se livrant de plus en plus à son vice favori.

Or, plus elle buvait, plus Désiré, craignant qu'il ne lui échappât quelque indiscretion dans son ivresse, devenait peu expansif avec elle. Il ne lui parlait plus de rien.

Peu à peu, Louise Martin avait cessé de s'occuper de son petit commerce. Depuis le départ de Désiré, c'est-à-dire depuis environ six semaines, c'est à peine si elle avait ouvert sa boutique une ou deux fois. Elle ne sortait plus que pour acheter de l'eau-de-vie, et passait des journées entières, assise ou étendue dans quelque coin, hébétée par la boisson, ne mangeant presque plus, ne sortant de son ivresse, à de rares intervalles, que pour tomber dans ces tristesses sinistres que connaissent tous les alcoolisés, lorsque l'acool ne les tient pas foudroyés.

Aussi l'isolement complet avait-il fini par se faire autour de la veuve Martin. Peu à peu, les voisins avaient cessé de lui dire même le bonjour. On ne s'inquiétait plus d'elle, et elle pouvait rester deux ou trois jours renfermée, sans que personne y fit attention ou prit la peine de venir s'informer si la vieille femme, absolument seule, n'était pas morte. " Elle cuvo son eau-de-vie ", disait-on en haussant les épaules, et c'était vrai.

Le jour même où la police allait faire une descente chez elle, la mère Martin, après être restée renfermée pendant presque toute la semaine, était sortie à la tombée de la nuit pour se rendre chez le marchand de vin et renouveler sa provision d'eau-de-vie épuisée. Elle ne sortait plus guère que pour cela. En se traînant péniblement, elle put accomplir sa commission ; et, une fois en possession de son liquide favori, elle se hâta de retourner chez elle, où elle se barricada avec soin.

En effet, devenue de plus en plus défiante, ainsi que tous les avares, elle avait la crainte perpétuelle qu'on ne vînt la voler et, dès qu'elle était chez elle, elle fermait toutes les issues, portes, fenêtres, contrevents, à grands renforts de serrures de sûreté et de verrous formidables.

Rentrée chez elle à tâtons et s'étant assurée que toutes les ouvertures étaient solidement closes, elle se versa, dans l'obscurité, un premier verre d'eau-de-vie, qu'elle vida d'un trait. Alors profitant de la vigueur factice et toute momentanée que lui communiquait son poison habituel, elle voulut allumer une petite lampe à pétrole, afin de pouvoir se guider, car la nuit était venue complète à cet instant.

La lampe allumée, après avoir jeté un regard soupçonneux autour d'elle, et convaincue qu'elle était bien seule, elle prit la lumière d'une main, sa bouteille d'eau-de-vie de l'autre, et s'achemina, chancelante, vers l'escalier de bois, qui conduisait de la boutique à la chambre à coucher. Mais, à la troisième marche le pied lui manqua. Elle roula lourdement jusqu'au bas de l'escalier, laissant échapper les deux objets qu'elle tenait : La bouteille d'eau-de-vie qui se brisa ; la lampe, dont le pétrole enflammé se répandit sur le parquet, où, se mélangeant à l'alcool, il entourait la vieille femme de flammes qui gagnèrent aussitôt ses vêtements.

Le danger, puis la douleur, lui rendirent des forces. Elle se redressa, affolée, hurlant, entourée de flammes qui mordaient sa chair, et voulut s'enfuir, par un instinct de conservation ; mais, en courant, elle activait les flammes du brasier attaché à ses chairs.

Elle s'était dirigée, néanmoins, vers la porte. Elle ne put

l'ouvrir, grâce aux précautions qu'elle avait prises, et d'ailleurs les forces lui manquaient, et la douleur la terrassa. Elle tomba sur le plancher qui commençait à prendre feu, se roulant sur ce bûcher où elle brûlait vive, poussant des cris effroyables qui ne tardèrent pas à s'éteindre dans l'agonie, puis dans la mort.

Les voisins, éveillés par ces hurlements, s'étaient rassemblés devant la porte de la boutique. Ils essayaient de l'ouvrir ; mais, bien que la boutique de Louise Martin ne fût guère qu'une misérable baraque en planche, toutes les fermetures en étaient extrêmement solides. La porte résista.

On envoya prévenir le commissaire de police. Tout cela prit du temps. Les cris avaient cessé. Tout à coup, une épaisse fumée s'éleva, filtrant par les fentes des volets et les interstices des fenêtres, puis des flammes apparurent.

La maison était en feu ! Quand le commissaire de police arriva, bientôt suivi des pompiers, il n'y avait plus espoir d'éteindre l'incendie. La seule chose à tenter, c'était de sauver les maisons voisines, en circonscrivant l'action du feu.

Au même moment, une voiture débouchait rue Rébeval. Cette voiture amenait M. Didier de la Tour, le chef de la sûreté et deux agents choisis parmi les plus résolus et les plus vigoureux. La voiture dut s'arrêter à distance devant un cordon de gardiens de la paix qui barraient la rue.

— Que se passe-t-il donc ? demanda le chef de la sûreté, en s'adressant à l'un des agents.

— C'est le No. 53 qui brûle, répliqua le gardien de la paix.

En entendant ces mots, le juge d'instruction bondit hors de la voiture.

— Le 53 ! s'écria-t-il. Mais n'est-ce pas là que demeure une nommée Louise Martin ?

— Marchande de bric-à-brac, oui, monsieur.

— Si c'est à elle que vous avez affaire, ajoutez un second gardien, vous arriverez trop tard.

— Trop tard ?

— Oui, la malheureuse est morte ! La maison vient de s'écrouler, et on n'a pu pénétrer jusqu'à la vieille femme pour la sauver.

Le juge d'instruction et le chef de la sûreté se regardèrent avec une expression de stupeur et de découragement.

— Et tout ce qui aurait pu nous renseigner, nous guider, par une perquisition approfondie, a disparu ! murmura M. Didier de la Tour.

— Car on n'a rien sauvé ? ajouta-t-il.

— Rien, monsieur.

— Allons ! grommela le chef de la sûreté, voilà qui va compléter la besogne. Dans toute cette affaire, nous avons un vrai guignon !

## XXXI.

Robert, en voyant l'évanouissement de Jeanne, s'était précipité vers elle, écartant brusquement Andrée, qui s'appêtait à la secourir.

— Oh ! mon Dieu ! s'écriait mademoiselle de Beaumont. Elle va mourir !

— Taisez-vous ! fit violemment Robert, redevenu instantanément médecin.

Il prit la tête de Jeanne, la souleva, la considéra attentivement pendant quelques secondes ; puis, la reposant sur l'oreiller, il écouta les battements du cœur. Quand il se redressa, il était d'une pâleur effrayante.